LA LIBRAIRIE DU XXIe SIÈCLE

Collection
dirigée par Maurice Olender

Remo Bodei

La Sensation de déjà vu

traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro

ouvrage traduit et publié avec le concours
du centre national du livre

Éditions du Seuil

ISBN : 978-2-02-123353-7

© Éditions du Seuil, septembre 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Non, Temps, tu ne te vanteras point que je change !
Tes pyramides bâties avec une puissance renouvelée
ne sont pour moi rien de nouveau, rien d'étrange :
rien que revêtements d'un spectacle déjà vu.
Nos jours sont courts, ainsi nous admirons
ce que tu nous assènes de déjà vieux,
et nous le croyons né plutôt pour notre désir
au lieu de penser que nous l'avons déjà entendu raconter.

W. Shakespeare, *Sonnet 123*, v. 1-8.

Les notes ne doivent pas inquiéter ceux qui seraient moins curieux des approfondissements éventuels. Il existe, en effet, deux niveaux de lecture qui ne s'excluent pas. Le premier ne prend en considération que le cœur des problèmes, ce qui peut être compris indépendamment de toute précision supplémentaire. Le second renvoie à un appareil critique (placé à la fin du volume) à l'intention de ceux qui désirent examiner de près les passages de l'argumentation, vérifier la teneur des preuves ou développer des composantes de cette recherche.

R.B.

Maintenant et jadis

Chacun de nous a éprouvé la sensation nette et soudaine d'avoir déjà vécu, dans un passé indéfinissable, des situations absolument identiques : d'avoir déjà connu une personne que l'on rencontre pour la première fois, déjà vu un endroit où l'on n'a jamais été, d'avoir déjà prononcé des phrases que l'on n'a jamais dites. Cette impression sporadique, fugitive et inattendue de reconnaissance paradoxale de l'impossible s'accompagne de la conscience aiguë du contraire : la perception actuelle ne correspond à aucun souvenir effectif. Nous savons parfaitement que nous sommes en train de vivre à présent seulement, pour la première fois, cette expérience déterminée.

Et pourtant la sensation de parcourir à nouveau des fragments de passé est, pendant quelques instants, si nette et impérieuse qu'elle nous déconcerte complètement et qu'elle provoque une désorientation temporelle. À la différence de la conscience normale du *déjà été* qui – étant connu – ne nous effraie pas tellement, le *déjà vu* est toujours accompagné d'un sentiment de stupéfaction, mêlé à de l'incrédulité et à de l'inquiétude. La certitude de l'identité parfaite du passé et du présent coexiste avec une dissonance cognitive criante devant la con-fusion des dimensions du temps. Quand le présent perd son caractère de nouveauté imprévisible et se trouve réduit à être répétition impossible à répéter du *déjà été*, alors la perception et le souvenir, l'original et la copie semblent s'équivaloir et être réciproquement interchangeables (et cela quand bien même l'esprit en

constate avec clarté l'hétérogénéité). En entrant ainsi en contradiction avec elle-même, l'évidence du phénomène affirme et nie en même temps ce qu'elle montre.

Sur la base d'une réaction chimique particulière, *déjà vu* et *jamais vu*, exactitude et flou se combinent en un état d'âme de familiarité étrangère, en produisant le sentiment combattu d'acceptation et de refus de ce que l'on éprouve. De la sorte, la réalité et l'irréalité se superposent et les différences temporelles s'annulent au moment même où elles sont soulignées. Le passé et le présent, l'alors et le maintenant, l'ici et l'ailleurs entrent dans un court-circuit qui annule non seulement l'écoulement du temps, mais jusqu'à son annulation même.

Quelque chose de semblable arrive dans le rêve, quand nous assistons à la déformation d'un lieu que nous connaissons bien : nous savons que la ville, la campagne, la maison rêvées existent effectivement et qu'elles ont des caractéristiques déterminées, qui, cependant, nous apparaissent à présent différentes, quoique reconnaissables dans leur altérité. Il y a un certain écart, un quelque chose de plus ou de moins par rapport à la réalité perceptive et au souvenir de la veille, et, de toute façon, quelques éléments qui se présentent manifestement bouleversés et camouflés, bien que reconnaissables. Là aussi, la reconnaissance et l'étrangeté, l'identification et le démenti, l'habitude et la surprise s'entrecroisent, non sans quelque malaise intime. C'est comme si le rêve lui-même mettait en scène une forme de communication oblique, en passant au crible soigneusement les correspondances et les différences, dans le but de souligner et d'indiquer énigmatiquement certains aspects saillants sur lesquels diriger l'attention. Ou comme s'il nous proposait une sorte de rebus, en nous fournissant allusivement quelques éléments clés de sa solution[1]. Mais, à la différence de l'expérience onirique, dans le *déjà vu* on devient victime d'un « rêve renversé » : alors qu'en rêvant on prend l'hallucination pour la réalité, dans ce dernier on prend au contraire la réalité pour une hallucination, pour quelque chose que nous avons du mal à croire tout en l'ayant indubita-

blement sous nos yeux[2]. L'apparition d'une absurdité évidente ou d'une évidence absurde leur est cependant commune.

Pendant le bref déroulement des séquences du *déjà vu*, il semble parfois que nous soyons même capables de prédire ce qui va arriver, comme si nous connaissions le futur immédiat et savions ce que nous ignorons encore. Ou comme si nous assistions à un spectacle déjà vu, dont nous anticipons la scène suivante[3]. Aussi, au moment où une part de nous-mêmes se rend compte que le temps chronologique continue à s'écouler inexorablement, pour l'autre, ce qui a été, ce qui est et ce qui sera semblent au contraire avancer parallèlement. Leur succession habituelle apparaît momentanément suspendue, transformée en une étrange coexistence : les différences entre les trois dimensions du temps se bloquent donc et l'on croit, pour un instant, à une homogénéité spontanée, bien qu'improbable, de l'« avant », du « maintenant » et de l'« ensuite », et à la réversibilité du temps qui en résulte.

Sommes-nous devant un *trompe-l'œil**[a] temporel, devant la reconnaissance illusoire et fausse d'une situation par la mémoire, devant un déraisonnable « souvenir du présent », ou ne partageons-nous pas, plutôt, l'exceptionnelle et mystérieuse révélation d'un temps autre, suspendu de manière ambiguë dans son vol et indifférent au rythme habituel des flux de conscience ?

La coïncidence complète et immédiate entre le souvenir impossible à situer et la perception actuelle semble parler en faveur de cette dernière hypothèse. Mais c'est précisément cette identification foudroyante qui nous frappe de stupeur, bien qu'à divers degrés d'intensité, et c'est l'effort pour venir à bout de cette anomalie qui provoque dans la conscience un léger vertige, à laquelle elle réagit en sécrétant souvent un sentiment d'étrangeté. C'est comme si le moi, se regardant de l'extérieur, se comportait de façon pendulaire, tantôt percevant, tantôt se

a. Les mots ou expressions suivis d'un astérisque sont en français dans le texte [*NdT*].

souvenant, tantôt en observateur et tantôt en observé, et qu'il faisait donc alterner l'identité et l'altérité avec lui-même. Chacun reconnaît et méconnaît alors, simultanément, le soi-même connu et un autre soi-même, ressemblant à quelqu'un qui a déjà vécu le passé à sa place et qui vient maintenant usurper son présent. L'observateur étonné voit ainsi vivre avec malaise ou détachement un quasi-étranger qui se comporte de façon répétitive et prévisible, à l'égal d'un automate.

Ce qui inquiète, c'est le doute sur l'identité, le soupçon qu'un étranger ou un *revenant** cohabite en nous, sur lequel nous ne sommes en mesure d'exercer aucun pouvoir. Pendant l'état de veille, il est certain que nous agissons, parlons, sentons, imaginons ou pensons sans cesse, mais nous ne thématisons presque jamais ces activités si ordinaires, nous ne nous arrêtons jamais suffisamment pour réfléchir sur ces fonctions habituelles, du moins tant que notre vie se déroule sans se heurter à des surprises ou à des obstacles particuliers. Le *déjà vu* semble au contraire présupposer un arrêt momentané, imprévu et involontaire du flux de l'expérience, une réflexion au sens optique : le présent, en effet, se reflète de manière tellement exacte dans le passé que la perception revient instantanément en arrière sur elle-même sous forme de souvenir.

Ce genre de réflexion semble avoir lieu en général lorsque l'« attention à la vie » se relâche, lorsque l'on tente en vain, plus ou moins consciemment, de se défendre de quelque événement, impression, rêverie, pensée désagréable ou potentiellement traumatisante, lorsque, dans les cas les plus graves, la projection vers le futur est freinée ou dérangée et que les attentes paraissent décevantes ou de mauvais augure. C'est alors que la personnalité risque la scission et que les parties dont elle est composée conquièrent une autonomie relative et temporaire. Dans le *déjà vu*, la menace d'une désagrégation de la personnalité ne se manifeste pas, en général, sous des formes catastrophiques : il semble en revanche fonctionner comme une sonnette d'alarme pour prévenir que l'on est en train de s'approcher de zones dange-

reuses et, en même temps, comme un facteur déclenchant dans l'élaboration de stratégies de fuite et de compensation. Les explications cliniques du *déjà vu* renvoient, elles aussi, à des démaillages sans gravité du tissu du moi, ressentis au moment même où ils se produisent.

Les instants du *déjà vu* revêtent parfois les ornements solennels de l'*ekstasis*[b] (des expériences de sortie du temps ordinaire) et prennent la physionomie d'états privilégiés de l'existence. C'est comme si, grâce à eux, un voile se déchirait, et que nous recevions la vision soudaine d'un décor profond et énigmatique, qui reçoit de la lumière d'une source cachée. Ou comme si, même, ils nous permettaient d'entendre l'écho d'existences antérieures ou de ressentir des tonalités émotives d'une poignante mélancolie, d'une joie explosive ou d'une horreur paralysante. Bien que de pareilles impressions (dont nous ne parvenons pas à saisir le sens et la portée, mais en étant parfois intimement convaincus de leur importance) représentent pour le bon sens une simple illusion, un mirage banal ou un tour joué par la mémoire, elles ont de fait constitué, et constituent encore, une ouverture précieuse qui permet – du point de vue scientifique, poétique, historique et théorique – de jeter un regard sur des phénomènes plus vastes et plus complexes.

Sous cet angle, le *déjà vu* est comparable à l'une de ces petites anomalies qui permettent de remonter à des théories de caractère général, à un de ces écarts de la norme qui, dans l'histoire de la science, ont aidé à expliquer la norme elle-même. C'est pour cette raison qu'un phénomène apparemment si négligeable a attiré sur lui, surtout dans des périodes déterminées, l'attention presque obsessionnelle de savants, de poètes et de philosophes, qui y ont repéré un microcosme où se croisent et s'affrontent, diversement modulés, les désirs, les malaises, les peurs, les rêveries, les regrets, les projets et les pensées les plus cachés des hommes.

b. Pour les mots grecs et latins, on pourra se reporter au glossaire en fin de volume [*NdT*].

Parce qu'il défie l'évidence en montrant la présence scandaleuse d'une absence, d'un passé mort qui se donne pour un présent, le *déjà vu* – semblable à un grain de sable qui enraie pendant un instant le fonctionnement éprouvé d'un engrenage – produit au moins deux effets remarquables : il met en question l'habituelle et paresseuse manière de concevoir l'irréversibilité du temps et entame la foi en une réalité monolithique et impossible à égratigner, dont la structure solide et le substrat inaltérable résisteraient aux mutations protéiformes du temps [4]. Sous cet angle, la réalité elle-même se manifeste non comme quelque chose de donné qui précéderait simplement l'expérience subjective, mais comme un chantier subjectivement ouvert, une construction jamais achevée qui, à travers la petite fissure ouverte par le *déjà vu*, montre l'effort, pas toujours réussi, que chacun accomplit pour conserver dans le temps le sens global de sa propre vie, pour maintenir l'ensemble de son identité personnelle en la situant sur l'horizon d'un monde possédant une cohérence suffisante.

La découverte du *déjà vu*

Bien que la découverte du *déjà vu* soit relativement tardive (l'expression fut inventée en 1876 par Émile Boirac et développée explicitement en 1894 par Ludovic Dugas) [5], le phénomène est ancien et il a sûrement été expérimenté par presque tout le monde, et avec une fréquence inquiétante par certains, comme Alphonse de Lamartine et Luigi Pirandello. Le premier a soutenu qu'il n'avait « presque jamais rencontré un lieu et une chose dont la première vue ne fût pour moi comme un souvenir. Avons-nous vécu deux fois ou mille fois ? Notre mémoire n'est-elle qu'une glace ternie que le souffle de Dieu ravive ? Ou bien avons-nous, dans notre imagination, la puissance de pressentir et de voir avant que nous voyions réellement ? Questions insolubles ! [6] ». Le second s'est exprimé catégoriquement dans ces

termes : « Parfois des hommes nouveaux et des pays m'ont paru des portraits et des paysages d'une galerie que j'ai dû avoir visitée il y a longtemps, qui sait quand […]. J'ai toujours tout reconnu, et plus que jamais les hommes, partout[7]. »

Si l'on regarde en arrière, il est fort probable que cette expérience diffuse a contribué substantiellement à accréditer aussi bien la doctrine pythagoricienne de la métempsycose, de la transmigration de l'âme dans une série de corps successifs, que la doctrine stoïcienne de l'éternel retour du même. On le sait, Pythagore soutenait qu'il était capable de se remémorer toutes ses vies précédentes et d'arriver même à faire rappeler les leurs à chacun de ses disciples, grâce à un exercice quotidien et progressif de remontée à partir des souvenirs les plus récents jusqu'aux plus anciens[8].

L'interprétation du phénomène en un sens pythagoricien et orphique attribuée à Platon a eu toutefois un poids plus important sur toute la tradition occidentale : selon celui-ci, « notre instruction [*mathèsis*] n'est justement rien d'autre qu'un ressouvenir », chaque connaissance une reconnaissance (ce qui expliquerait pourquoi les idées précèdent l'expérience, et pourquoi l'expérience – dont on ne retire par abstraction aucun concept – n'est intelligible, à son tour, qu'à travers les idées)[9]. La logique platonicienne de la recherche se fonde, de façon apparemment paradoxale, sur la réminiscence (*anamnèsis*) ; cette activité semble dirigée exclusivement vers l'arrière, mais, si, d'un côté, elle présuppose l'âme capable, indépendamment du corps, de récupérer les sensations et les expériences passées – en puisant aux traces enregistrées et déposées en elle sous forme atemporelle[10] –, de l'autre, elle est en mesure de développer et de faire avancer le savoir en partant précisément de ces traces. Platon substitue, tout au plus, à la réminiscence pythagoricienne d'une série de vies passées l'*anamnèsis* d'une contemplation mythique de la vérité avant la naissance de chaque individu, au moment où il est appelé à choisir son propre *daimôn*[11].

Si le *déjà vu* peut donc développer la croyance en la métemp-

sycose, celle-ci ne prévoit pourtant pas que les mêmes expériences reviennent à l'identique chez le même individu. Telle sera en revanche la ferme conviction des stoïciens, pour qui le *déjà vu* représente la preuve indirecte d'une existence personnelle (saisie à travers une fulguration de la mémoire) passée de façon absolument identique à celle que nous sommes actuellement en train de vivre :

> Et il y aura un nouveau Socrate et un nouveau Platon et chaque homme sera le même avec les mêmes amis et concitoyens ; les mêmes choses se suivront, les mêmes choses seront utilisées ; de la même façon qu'avant on reconstruira chaque ville, chaque village, chaque territoire. Ce renouvellement du tout n'aura pas lieu une seule fois, mais plusieurs fois : ou plutôt il arrivera que les mêmes choses se reconstruisent dans la même forme à l'infini [12].

Sous sa forme explicite, cependant, le *déjà vu* apparaît pour la première fois dans l'ouvrage sur la mémoire et la réminiscence d'Aristote, qui relie ce phénomène à la confusion entre l'image dont on se souvient et l'objet auquel elle renvoie. Attribuant ce changement à un trouble psychique, il nie, avec son bon sens habituel, toute profondeur métaphysique, quelle qu'elle soit, et il cite, pour le prouver, un personnage qui nous est inconnu, « Antiphéron d'Orée », en l'associant sarcastiquement à « d'autres, sujets à l'aliénation mentale », qui parlent de pareilles représentations « comme de réalités et presque en s'en souvenant » [13].

Saint Augustin est peut-être le premier qui prenne au sérieux le phénomène du *déjà vu*. Mais il le met au nombre des tentations diaboliques, tendant à accréditer les théories pythagoriciennes (et aussi, pour lui, platoniciennes) de la métempsycose et en même temps celles, stoïciennes, de l'éternel retour du même :

> Ce sont là des souvenirs mensongers, semblables à ceux que nous éprouvons le plus souvent dans le sommeil, quand nous croyons

> nous rappeler des choses que nous aurions faites ou dites – et que nous n'avons ni faites, ni dites en réalité. Il arrive que de pareils songes affectent l'âme même des gens éveillés, sous l'influence d'esprits malins et mensongers, dont tout le souci est de confirmer ou de faire naître de fausses opinions au sujet des migrations d'âmes afin de tromper les hommes[14].

Le *déjà vu* met radicalement en question le cœur essentiel de la doctrine chrétienne : non seulement parce que tout homme constitue un début absolu (*initium ut esset homo creatus est*), mais aussi pour une autre série de motifs. Si l'on admettait, en effet, l'éternel retour du même, trompeusement suggéré par le *déjà vu*, alors cet événement unique représenté par l'incarnation du Christ devrait se répéter un nombre infini de fois (tandis que, au contraire, un nombre fini d'âmes seraient sans cesse contraintes de se réincarner). Si, par ailleurs, tout est déjà décidé, à quoi bon espérer ? Les « cycles inutiles » des stoïciens, les « cercles vides et stupides des impies », en inhibant les affects positifs liés à l'incertitude du futur, rendent, en effet, l'homme triste et résigné et « paralysent l'amour », en annulant sa force régénératrice.

En ne connaissant pas ou en combattant le message chrétien, qui émancipe des liens du péché et du poids du passé mort, les philosophes païens ignorent aussi le fait que, « si l'âme, affranchie de toute nouvelle misère, est délivrée comme elle ne l'avait jamais été, il se produit donc en elle quelque chose qui n'avait jamais eu lieu auparavant [*in illa fit quod antea numquam factum est*], et quelque chose de très important, je veux dire une félicité qui ne finira jamais, car elle est éternelle[15] ». Les stoïciens nient donc ce qui pour saint Augustin constitue la catégorie centrale du christianisme : le *novum*. Ils considèrent, en effet, qu'« il ne se produirait rien de nouveau dans l'univers qui n'ait été dans le passé et qui ne doive être dans l'avenir ». Le conflit entre le christianisme et une partie consistante de la culture païenne concerne, donc, le caractère inconciliable entre le *novum* (qui

inclut que l'on soit émancipé du destin) et le retour cyclique de l'identique. Dans cette optique, le *déjà vu* est partie intégrante d'un contentieux qui implique les fondements mêmes de la foi.

Cerveau et inspiration

Je ne retracerai pas toutes les étapes de l'apparition de ce phénomène (connu depuis des millénaires, mais qui n'a pas été toujours bien analysé et, encore moins, étudié à fond). Je montrerai plutôt comment et pourquoi il devient central d'abord dans un milieu médical, puis littéraire et enfin philosophique, à partir de la première moitié du XIXe siècle et jusqu'au début du XXe siècle, et comment il peut être aujourd'hui réexaminé et réinterprété de façon appropriée. J'analyserai, en particulier, les intrications qui se produisent entre physiologie, poésie, roman, psychologie, philosophie et « métaphysique populaire ».

La manière la plus efficace de tracer ce parcours, en saisissant la spécificité de chaque moment et en progressant vers la formulation d'une théorie générale possible, consiste dans la présentation des phases culminantes de la thématique explicite du *déjà vu* à l'âge moderne, en commençant justement par le début, c'est-à-dire ce 19 novembre 1819 où le docteur Arthur Ladbroke Wigan, en bon et fidèle sujet britannique, assiste avec émotion à l'enterrement de la princesse Charlotte, morte ainsi que son fils pendant l'accouchement. Au moment où le cercueil de la reine désignée d'Angleterre descend lentement dans la crypte, Wigan est frappé par une sensation étrange et troublante : il est accablé « non seulement par l'*impression*, mais par la *conviction* » d'avoir « vu la scène tout entière dans une impression précédente » [16].

En 1820, ayant effectué l'autopsie d'un ami qui lui était cher, Wigan se rend compte avec étonnement que celui-ci a vécu normalement avec un seul hémisphère cérébral, et il en déduit qu'un seul hémisphère suffit à soutenir entièrement la vie spirituelle de tout être humain. Après avoir examiné différents cas